MES AMIS,

VOICI POURQUOI

TOUT VA SI MAL.

Case
FRC
5491

M&W 9929

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

PRÉFACE.

Eh bien! mes amis, où en ſommes nous? Que penſez-vous aujourd'hui d'une révolution? Ne croyez-vous pas qu'il eſt bientôt temps que les honnêtes gens s'en mêlent? Au reſte, je n'attendrai pas votre avis pour vous dire le mien, d'autant qu'en cauſant avec le tiers & le quart, j'ai remarqué que le plus grand nombre penſoit comme moi.

Je ne vais pas vous faire un diſcours tout d'une haleine, je ne ſçais pas parler long-temps de ſuite ſur le même ſujet, & pour ne pas m'embrouiller dans mes idées, je vais faire des chapitres de tout ce que je penſe. Cela n'en ira pas plus mal.

CHAPITRE PREMIER.

L'éloquence.

Je commence à croire que ça va mal; c'eſt là le fond de mes penſées, & je trouve que le gouvernement *phraſier* eſt le pire de tous. Il y a dans

cette boutique des gens qui parlent bien, qui ont de l'esprit, mais n'attendons d'eux qu'une sçavante théorie ; jamais ils n'ont administré une seule paroisse, & je voudrois que l'on ne considérât notre Assemblée Nationale que comme une Académie politique dont les immenses travaux serviroient de mémoires à trois ou quatre honnêtes gens qui nous feroient des loix.

J'ai encore fait une réflexion sur cette funeste éloquence ; c'est que tous ces beaux parleurs sont pleins d'orgueil. Il ne faut pas que ça nous fâche contre eux ; c'est naturel à l'homme. Il est tout simple que lorsqu'on s'est bien donné de la peine pour faire un beau discours, on soit fâché de voir qu'il ne produise pas son effet. Aussi ces orateurs vous font-ils des intrigues à perte de vue pour faire passer leur avis, & j'ai calculé que l'amour propre a plus fait adopter de motions que le patriotisme n'en a fait éclore. Voilà pourquoi tout va si mal.

CHAPITRE II.

Les brigands.

VOICI encore une espèce d'éloquence. Pour celle-là, elle n'est point excusable ; 1°. parce

qu'elle eſt dangereuſe ; 2°. parce qu'elle n'éclaircit rien. Auſſi les orateurs qui en ont fait uſage ſe gardent-ils bien d'en convenir. Son effet cependant n'en a pas été moins conſidérable. Elle n'a changé l'opinion de perſonne ; mais elle a fait trembler tout le monde, ce qui eſt la même choſe.

Actuellement que le danger eſt paſſé, je ne puis m'empêcher de rire quand je penſe à la chaleur avec laquelle on a fait prendre aux *Poiſſardes* & aux *Forts* de la halle les intérêts du *Veto* ou de la ſanction ſuſpenſive.

C'eſt cependant comme ça que s'eſt faite la plus importante de nos loix. Voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE III.

La Reine.

PARDON, mes amis, ſi je rapproche ainſi des brigands le nom de notre auguſte Reine, mais ils ont été ſi près d'elle que je ne puis plus les ſéparer ; cette idée eſt un vrai cochemare qui pèſe toujours ſur mon cœur.

Femme infortunée, quel terme la providence a-t-elle donc fixé aux malheurs dont elle t'ac-

cable depuis un an ! t'en retracerai-je le souvenir, moi qui voudrois mouiller tes mains de mes larmes ! ils ont environné ta personne sacrée de toutes les fureurs de la haine ; ils ont payé les brigands, trompé quelques ames honnêtes ; mais rassure ton cœur sensible & délicat, tu n'as de véritables ennemis que parmi les scélérats, & ce qui est pire encore, parmi tes courtisans ingrats.

J'abrége cet article, mes amis, j'aurois l'air de flatter l'autorité, & je perdrois votre confiance. Vous sçavez cependant que s'il est une circonstance où il ait été possible de rendre justice aux vertus aimables & magnanimes de la Reine sans craindre d'être accusé d'adulation & d'intérêt, c'est celle-ci ; nous avons anéanti, pour ainsi dire, ce que nous devions défendre, & outragé ce que nous devions vénérer ; voilà pourquoi tout va si mal.

CHAPITRE IV.

Le Parlement d'Angleterre.

LES Anglois nous ont donné ces jours ci une terrible leçon, mais ils nous l'ont donnée en

bons politiques au moment où nous ne pouvons plus en profiter.

En Angleterre, le cri bannal de l'oppoſition, c'eſt la réforme dans la repréſentation parlementaire, comme aujourd'hui chez nous, le point de ralliement de tous nos étourneaux, c'eſt le deſpotiſme miniſtériel. Il y a cette différence que les Anglois écoutent de ſang-froid les clameurs de l'oppoſition, au lieu que chez-nous avec une amplification de vingt lignes, on nous fait faire cent ſottiſes.

La motion a été faite dans le Parlement, ſoutenue avec chaleur, mais le jeune Pitt, que nos Journaliſtes François appellent le *Necker* de l'Angleterre, l'a combattue avec l'énergie du talent & quelque choſe qui vaut mieux encore, avec la ſolidité de la raiſon & de la prudence. La motion a été rejettée par une majorité de 192 voix contre 108. Il y a peu d'Anglois cependant qui ne croye que la repréſentation parlementaire ne ſoit vicieuſe, mais depuis huit cens ans ils mangent dans ce pays-là du roaſt-beef & des patates, & s'en trouvent bien.

Une ſeconde motion s'eſt préſentée à la même époque avec encore plus d'apparence de ſuccès; c'étoit la révocation du ſerment du teſt, & l'admiſſion des diſſidents dans tous les emplois militaires & civils. Cette propoſition a été

A 4

appuyée de tout le talent de *Charles Fox* & des efforts de la philosophie du siecle; mais la prudence, qui semble s'être réfugiée dans le Parlement d'Angleterre, s'est présentée avec ses craintes & ses habitudes; la philosophie résistoit encore, lorsque Burke a présenté un portrait de la France horrible, mais ressemblant. La tête de Méduse ne produisoit pas des effets aussi prompts; la chaleur s'éteint, tout se glace d'effroi, & le Parlement n'a seulement pas voulu délibérer sur cette question (1). Si nous ne profitons pas des leçons de l'Angleterre, les Anglois du moins sçavent tirer un grand parti de nos exemples. Ils ont pour principe de craindre les changemens. Voilà pourquoi chez eux tout va si bien; nous sommes affollés de toutes les nouveautés; voilà pourquoi chez nous tout va si mal.

---

(1) Nous sommes bien plus éclairés en France. Nous avons un premier Ministre Protestant, un Président de l'Assemblée Nationale Protestant; il n'y a plus d'intolérance que contre l'ancienne religion catholique dont on poursuit les Ministres avec acharnement. Cette intolérance religieuse n'est cependant rien auprès de l'intolérance politique. La philosophie a pris généreusement à son compte les biens qu'elle envioit à la religion, ainsi que les défauts qu'elle lui reprochoit.

CHAPITRE V.

Necker & Pitt.

Je viens de vous dire, mes amis, que les Journaliſtes François ont conſacré la gloire de *Pitt* en l'appellant le *Necker* de l'Angleterre, c'eſt le *nec plus ultra* du giganteſque moniteur. Ce qui n'a été qu'un rapprochement dans le journal pourroit devenir un parallele ſous une plume mieux exercée que la mienne; je vais ſeulement recueillir les matériaux en rapprochant quelques faits.

Le Necker de France a près de ſoixante ans, celui de l'Angleterre n'a gueres que 27 à 28 ans. Le François a déja occupé le miniſtere pendant pluſieurs années dans des temps de guerre & d'orage. L'Anglois n'a fait que paſſer quelques mois dans un miniſtere fort peu intéreſſant; enfin les voilà tous les deux pour la ſeconde fois à la tête de l'adminiſtration de deux royaumes puiſſans & rivaux.

L'âge & l'expérience aſſurent ſans doute à l'un de ces empires un gouvernement ſage, prudent, modéré; la connoiſſance des hommes fera craindre

le danger des nouveautés en politique, cet heureux pays va réparer ſes pertes au milieu du calme & de l'opulence.

La jeuneſſe & l'inexpérience menacent le ſecond empire des plus grands malheurs. Un eſprit actif, avide de célébrité, une ame jeune, ouverte à toutes les chimeres de la perfection ; les rêves de la philoſophie, le délire de l'humanité, tous ces eſtimables défauts de la jeuneſſe vont commencer une lutte inégale contre les paſſions des hommes, & l'empire le plus floriſſant ſera boulverſé.

Les Etats-Généraux vont s'aſſembler en France. La repréſentation eſt vicieuſe, faut-il la réformer ? C'eſt là la propoſition du Miniſtre ſexagénaire.

La repréſentation parlementaire eſt vicieuſe en Angleterre ; il faut la réformer. Ce n'eſt point le jeune Miniſtre qui parle, ce ſont les ennemis de ſon adminiſtration heureuſe & utile.

En France la philoſophie lance mille éclairs, les hommes enluminés par elle ne ſont plus que des anges ; les ſons harmonieux de la concorde & de la fraternité endorment la politique du vieux Miniſtre, & ſa ſenſibilité s'éveille *au bruit ſourd de l'Europe*. Il enveloppe le trône de ce brillant, mais dangereux phoſphore, il le répand dans l'empire, toutes les parties combuſtibles s'embraſent, & l'incendie dure encore.

Le jeune Miniſtre de l'Angleterre, dont les ſens apparemment ſont plus émouſſés que ceux du vieillard, n'entend pas *le bruit ſourd de l'Europe*, ou ne trouve point que ce ſoit un argument irréſiſtible. Il fait plus ; il brave la popularité & la gloire philoſophique, ces deux ſirenes de la politique, & combat avec ſuccès la réforme dans la repréſentation parlementaire. Son pays eſt heureux, & regorge d'or & de richeſſes.

La couronne de France, mutilée de toutes parts, étoit menacée d'un dernier coup qui devoit l'anéantir. Trois ſages, *Mounier*, *Bergaſſe* & *Lally* la défendoient par leur éloquence, comme les anciens Paladins défendoient celle de Charlemagne par leur courage. Le Miniſtre craint apparemment qu'ils ne réuſſiſſent dans leurs généreux efforts. L'opinion du Palais Royal s'étoit manifeſtée : il veut frapper un dernier coup, pour ranimer ſa popularité expirante : il demande pour ſon maître un ſimple *veto* ſuſpenſif. Il anéantit par-là la puiſſance du Trône, & par conſéquent la tranquillité de l'Empire.

Le jeune Miniſtre de l'Angleterre voit l'autorité de ſon Roi prête à diſparoître ſous le poids d'une maladie grave, mais non mortelle. Toutes les prétentions s'élevent à la fois ; il combat une oppoſition acharnée, un Prince aimable & jeune, mais plus que tout un pré-

jugé défavorable sur ses projets. Rien ne l'arrête ; il a pour principe, que le bonheur de la Grande-Bretagne dépend du respect religieux que l'on conserve pour l'autorité royale ; il la défend ; il sacrifie tout à une cause si sainte ; il triomphe ; le Monarque infirme peut encore embrasser un serviteur fidele, & la Nation honorer un citoyen vertueux.

Le travail du Ministre François se fait toujours dans le calme du cabinet : son administration n'a été qu'un long écrit, que de profondes méditations ont préparé. Quels ont été ses succès ? Il n'existe plus.

Le Ministre Anglois se trouve toujours dans une position qui devroit amener tous les écarts que son âge seul pourroit produire : sans cesse entouré de rivaux pressans & redoutables, il faut que tous ses projets aient la célérité de la pensée & la maturité de la réflexion. La tête du Ministre Anglois est tellement organisée pour la politique, que ses plus zélés antagonistes ne reprochent à ses discours que trop de pureté & d'élégance, & à son âge que trop de calme & de sang-froid.

Enfin, le Ministre Anglois est un politique habile & vertueux ; voilà pourquoi chez eux tout va si bien. Le Ministre François est un phisophe vertueux ; voilà pourquoi chez nous tout va si mal,

CHAPITRE VI.

Le Journal de Paris.

Si le Journal de Paris vient à la suite des deux objets dont je viens de vous parler, ne croyez pas, mes chers amis, que je compare le *Journal de Paris* au Journal du Parlement d'Angleterre, ni M. le Rédacteur à un grand homme.

Je crois que si l'on pouvoit enivrer un poulet, le faire parler, il s'exprimeroit comme le Rédacteur écrit. Ce n'est pas que ce poulet n'ait souvent la voix rauque d'un vautour. Si l'on veut connoître la philantropie en démence; il faut lire le *Journal de Paris*. Il est impossible de ne pas verser avec lui des larmes sur le sort de ces honnêtes brigands, quand ils vont piller & brûler les châteaux; & je partage sincérement le désespoir du Rédacteur, quand il découvre qu'il n'y a encore aucun propriétaire de massacré. Mais au moins a-t-on bien soin de ce bon peuple quand il a fait son coup? Y a-t-il du linge, des raffraîchissemens pour les plus échauffés? Empressons-nous de rassurer la tendresse du Poulet rédacteur.

Il est un éloge cependant à donner au célebre

Rédacteur, c'eſt que ſi ſes principes d'humanité l'égarent, il marche droit en politique. On a même ouvert une ſouſcription dans toutes les villes maritimes, pour éterniſer, par un monument, les principes lumineux qu'il a dévéloppés dans l'affaire des Colonies. Il a converti tous les Négocians; ils conviennent tous aujourd'hui que nous n'avons plus beſoin de commerce & de colonies, & que pourvu qu'on laboure bien la terre, & que le *Journal de Paris* ſe vende, tout ira bien.

L'Aſſemblée n'a point été de l'avis du Poulet politique; ce n'eſt pas pour çà que tout va ſi mal; mais tous les Journaux ſont preſque auſſi mauvais & auſſi inſenſés que celui de Paris; & voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE VII.

Monſieur le Marquis de la Fayette & le ci-devant Roi de France.

MES chers amis, ne trahiſſez pas ma confiance. Je vais vous conter un petit événement, qui peut-être vous paroîtra peu de choſe, mais dont le ſouvenir m'émeut encore.

Je traverſois il y a quelques jours le jardin

des Tuileries, & je rencontrai notre bon Roi, qui, un bâton blanc à la main, se promenoit bien tristement. Le silence qui régnoit dans ce vaste jardin, n'étoit troublé que par les clameurs bruyantes de l'Assemblée Nationale, qui s'élevoient avec éclat, auxquelles se mêloit le son perçant de l'impuissante sonnette. Jugez quelles pensées devoit faire naître dans l'esprit du Monarque une pareille musique.

Je m'approchai enfin de cet homme vertueux. O mon Roi! avec quel respect & quelle mélancolie j'ai baissé ma tête devant toi. Tu ne m'as jamais vu dans les temps de ta gloire & de ta puissance rechercher tes regards; mais si l'infortune t'a appris à distinguer les êtres sensibles; si tu trouves quelque consolation à voir pleurer sur tes malheurs, je me fixe à jamais sur tes pas.

L'esprit rempli des plus tristes pensées, je sortis des Tuileries. Un nouveau spectacle, mes amis, se développe devant moi. Une musique guerriere & brillante faisoit retentir l'air des plus agréables fanfares; un peuple immense remplissoit les Champs Elisées; des voitures sans nombre en bordoient les allées; l'heureux la Fayette, à la tête de son armée triomphante, le chapeau à la main, recevoit du haut de son cheval, & d'un air modeste, les adorations du

Peuple, dont il traversoit la foule au petit pas.

Je n'ai point courbé mon front devant l'idole. Ce n'est pas que je lui refuse, mes amis, le tribut d'éloges qu'il mérite. Il a maintenu dans Paris, avec quarante mille hommes, une police presqu'aussi bonne que celle qu'on nous assuroit avec huit cens. Mais je venois de voir mon Roi, triste & solitaire; la pompe & l'éclat d'un autre offusquoient mes regards.

Bon Louis XVI! voilà donc le fruit de ton amour pour nous. Tu nous as appellés pour faire notre bonheur, & nous avons anéanti le tien.

Quelle leçon pour les Rois! quel exemple pour les Peuples! Nous avons eu un Roi confiant & bon; il existe toujours des sujets ambitieux; voilà pourquoi tout va si mal.

CHAPITRE VIII.

Les Comités des Recherches.

CIMON ayant acquis de grandes richesses par ses victoires, combloit ses concitoyens de ses libéralités, & ouvroit magnifiquement au peuple d'Athenes ses jardins & ses vergers. Voilà l'emploi que faisoit de ses richesses un héros ami de la liberté. Mais comme la liberté du dix-huitieme siecle est une nouvelle invention françoise, M.

de

de la Borde fait circuler ſon numéraire d'une maniere analogue à nos découvertes nouvelles. Cinquante mille livres accordées par ce premier Citoyen françois au Comité des Recherches, auroient fait vivre cet hiver deux cents familles; mais il eſt plus beau, plus grand, plus généreux d'en faire trembler cinq cens mille.

J'ai peine à concevoir comment le patriotiſme de M. de la Borde pourra jamais s'accorder avec celui des Citoyens eſtimables du Diſtrict des Minimes. Mais, que dis-je ! un coffre-fort s'épuiſe ; tandis que les vrais principes de la liberté ſe reproduiſent de mille manieres dans les ames généreuſes. Mon cœur, toujours ardent pour cette ſainte liberté, qu'on nous défigure de tant de façons, eſpere trouver dans le Diſtrict des Minimes, & dans le Comité de Brives, les dignes émules des *Mounier*, des *Lally*, & des *Bergaſſe*.

M. de la Borde, en donnant ces trente mille livres au Comité des Recherches, les a implicitement donnés à la Nation. On nous doit donc un compte de ces dépenſes : nous devons au moins ſavoir pour notre inſtruction future, combien de larmes on peut faire répandre avec cinquante mille francs.

Je rougis d'être François, quand je vois notre prétendue liberté affublée d'un Comité de Re-

cherches & de cette exécrable loi de LÈZE-NATION (1), vrai *Muet* du Sérail qui nous étrangle ſans s'expliquer ; quand je la vois, payant au poids de l'or la délation ; quand je vois les priſons regorgeant de Citoyens innocens, & nos Légiſlateurs ſacrifiant leur opulence, pour le barbare plaiſir de trouver des victimes !

Mes amis, nous avons parmi nous des concitoyens qui bravent aſſez l'opinion publique, pour n'être pas honteux de voir leur nom inſcrit ſur la liſte d'un Comité des Recherches ; & voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE IX.

La Capilotade.

LES femmes, les enfans & les courtiſans, tout cela, à mon avis, marche ſur la même ligne.

Il y a des femmes d'aſſez bonne foi, pour convenir que des trois pouvoirs dont on leur parle ſans ceſſe, il n'y en a pas un qui puiſſe leur faire plaiſir : elles trouvent qu'un tems de révo-

(1) *Voyez la Lettre de M. DUDON.* Je crois avoir développé dans ce petit écrit, en faveur d'un vieux Magiſtrat que je n'ai point l'honneur de connoître, les vrais principes de la liberté, qui ſont toujours ceux de la juſtice. Nos Repréſentans ne doivent point s'accoutumer à diſpoſer, au gré de leurs paſſions, de notre tems, de nos fortunes & de nos perſonnes ; l'oppreſſion d'un ſeul individu doit être déſormais, pour la France libre, une calamité publique.

lution, est un très-mauvais tems ; qu'on les ruine, qu'on les ennuie ; ce sont là les Aristocrates ; elles me paroissent les plus aimables.

Il en est d'autres, & j'en compterois bien dix dans Paris, qui sont ce que nous appellons plus constitutionnelles. Je ne prétends pas parler ici des femmes des Banquiers, des Avocats ; c'est pour elles que la révolution se fait, & leurs maris ont joué leur vrai jeu en la favorisant. Qu'est-ce qui peut donc consoler ces Dames, quand je vois les autres si affligées ? Le voici ; c'est vrai pour presque toutes. Chacun a ses petites prétentions, & nous n'étions pas distinguées à la Cour, comme nous croyons devoir l'être. Que faire dans cette circonstance ? Ce que nous avons fait. Abandonner un rang dont nous ne recueillons pas tous les fruits, & nous jetter à corps perdu dans le pouvoir législatif, où nous avons été reçues à bras ouverts par les Commeres du Parti.

Pour moi je ne puis pas m'empêcher de trouver cette conduite très-bien calculée.

Les jeunes gens ont des motifs bien plus pressans. La même loi qui oblige aujourd'hui à avoir le gillet court & la culotte longue, commande la démocratie. Il vaudroit autant avoir les bas roulés sur ses genoux, que de ne pas appeller le Roi le *Pouvoir exécutif*.

Comme on s'ennuie des meilleures chofes, il eft fort doux de pouvoir quitter les rênes du cabriolet, pour prendre celles de l'Empire. Quelle grace on a de pouvoir dire en arrivant : je fors des *Jacobins*, ou du *Club de la Révolution*. On fait vraiment le fat avec la Conftitution ; on l'affiche avec vanité ; on dévoile tous fes myfteres, & l'on devient le héros du jour, fi l'on eft affez heureux pour avoir coulé quelque petite motion, qui faffe gagner à l'Affemblée la perte de l'armée, ou quelque bagatelle de ce genre.

Avez-vous examiné jamais les enfans jouant à la Madame ? *Fanny* reçoit les vifites ; elle a deux pieds de haut, & on l'enfonce dans un immenfe canapé, où l'on a bien de la peine à la découvrir. *Betfi* fort de la chambre ; elle doit bientôt y rentrer dans tout l'appareil d'une Dame qui fait des vifites ; *Charles* fe conftitue *la Jeuneffe*, & *Louis* doit jouer le rôle du Marquis. Enfin *la Jeuneffe* ouvre la porte ; il annonce d'un air affez décidé M. & Madame la Marquife. Betfi fe préfente avec le maintien le plus grave ; elle tient dans fes mains un éventail prefqu'auffi grand qu'elle, & traîne avec des efforts inouis le gros manchon de fon pere. Pendant ce temps-là le pauvre petit *la Jeuneffe*, à qui l'on a dit que c'étoit à lui à avancer des fieges, fecoue avec fes foibles bras un large fauteuil qu'il ne peut ébranler : il appelle du fecours, & l'on fe met

quatre pour remuer une chaiſe : tout le monde s'aſſeoit, & *la Jeuneſſe*, qui ne veut pas perdre ce beau ſpectacle, reſte derriere. La converſation commence à merveille. *Comment vous portez-vous ? Avez-voue été à l'Opèra ? Vous avez un bonnet charmant. Votre habit, M. le Marquis, eſt d'un goût rare ...* & beaucoup de choſes de cette importance : on croiroit entendre les pere & mere. Cependant, au milieu d'une motion intéreſſante de Betſi, paſſe un papillon ; la gravité diſparoît ; toute la ſociété bondit & s'élance ; ſon bonheur repoſe entiérement ſur les aîles du papillon, que l'on pourſuit avec chaleur.

Les enfans ſont toujours les mêmes ; il n'y a que les joujoux qui changent. Vous connoiſſez tous *la Jeuneſſe* & le Marquis. Le grand canapé, c'eſt le Club de la Conſtitution ; le gros fauteuil, c'eſt quelque motion grave, pour laquelle on s'agite & on diſpute. Mais un pli ſe manifeſte dans la cravatte ; au diable la politique & la finance. Le jeune Lycurgue n'a pas trop de toute ſon attention & de ſes dix doigts pour réparer ce déſordre ; voilà le papillon. Il faut ſeulement ajouter que les jeux des enfans finiſſent ſouvent par des larmes.

Je préfere ces enfants là aux Courtiſans patriotes. Il eſt donc de la nature de certains Courtiſans de ſe mêler de tout ! Si l'on attachoit

quelqu'importance à aller à l'hôpital, je gage qu'ils y coucheroient tous ce ſoir.

C'eſt un ſpectacle vraiment piquant pour moi qui me plais à obſerver les hommes, de voir avec quel art les chefs de la démagogie empaument ces malheureux. Je dis avec quel art, & j'ai tort; il ne faut point d'art pour perſuader à un courtiſan qu'il eſt un grand homme.

Cependant il eſt aſſez gai de les voir ſourire à leur nom qu'ils apperçoivent imprimé dans quelques journaux, de les voir arriver à l'Aſſemblée chargés de paperaſſes & de mémoires comme des premiers Miniſtres; ils me rappellent *Perin Dandin* qui ſe croit juge, parce qu'il s'eſt attaché un ſac de papier à chaque boutonniere.

Ils prononcent ſans ceſſe le nom du peuple. Après s'être raſſaſiés d'abus, ils voudroient encore participer à la gloire de la liberté. Qu'ils rentrent aujourd'hui dans leur médiocrité & qu'ils ſe taiſent devant des hommes qui n'ont plus beſoin d'eux ni pour être heureux ni pour être libres. La liberté ne promet de douceur qu'à ceux qui ont ſouffert de l'oppreſſion, & n'offre aucun charme pour les cœurs ingrats.

Après avoir vu, mes amis, des femmes mécontentes, des enfans légiſlateurs, & des Courtiſans parlant principe, vous n'aurez pas de peine à croire avec moi que c'eſt pour ça que tout va ſi mal.

CHAPITRE X.

Les paſſions.

S'IL exiſtoit un homme de marbre qui pût penſer, il faudroit le prendre pour Légiſlateur. Ce n'eſt pas là l'eſpece d'hommes que nous avons chargés de ce grand office ; ils ſont durs, mais ils ne ſont pas froids.

Plaiſante excuſe que celle que prodiguent nos Légiſlateurs, quand on ſe plaint de leur ouvrage ! Que voulez-vous faire à cela? C'eſt un malheur ; nous avons trouvé de l'oppoſition, & nous étions en colere. Un Légiſlateur en colere ! grand dieu !

Je me repréſente la conſtitution ſous l'emblême d'une belle-femme vêtue de blanc, marchant d'un pas meſuré ſur un chemin ſec & uni, renfermé entre deux ornieres profondes dans leſquelles ſéjournent les eaux d'un long hyver. A droite & à gauche ſont des hommes qu'elle conduit liés par des liens de ſoie qu'elle tient dans chacune de ſes mains. Tant que la conſtitution marche entre les deux ornieres, elle ne fait aucun faux pas, & les hommes qu'elle conduit

n'éprouvent point de secousses. Mais la haine, l'envie viennent souffler leurs feux impurs; les hommes s'agitent en tous sens, chaque groupe veut attirer à soi la constitution; celui de la gauche a été le plus fort, & de peur qu'elle n'approche de ses rivaux, il la fait marcher dans l'orniere. Comme elle en sortira crottée, mes amis! Et voilà pourquoi tout va si mal.

CHAPITRE XI.

Attention!

MOUNIER, Lally, Bergasse, Malouet, Virieux, Rhédon, l'Evêque de Nancy, l'Evêque de Langres, Montesquiou (l'Abbé s'entend) Duché Dufraisse, Tronchet, Faidel, la Chese, &c. &c.

Quel beau discours je viens de vous faire là, mes amis! si vous ne l'entendez pas, c'est pour ça que tout va si mal.

CHAPITRE XII.

Les voyageuses.

DEUX femmes, qui vivoient ensemble aussi bien qu'il est possible entre deux êtres du sexe

féminin, eurent un jour la fantaiſie de faire un voyage d'outre mer. La premiere, accoutumée à prendre toujours le parti le plus sûr, confia ſa perſonne à un navire éprouvé par plus d'un voyage; ce navire avoit ſon grand mât au milieu du bâtiment, ſes petits mâts aux extrêmités; il portoit ſes grandes voiles ſur le grand mât, & les petites ſur les petits; enfin, faut-il le dire, ce vaiſſeau étoit fait comme ceux qu'on voit par-tout, fendant l'eau avec ſa proue éfilée, & recevant le vent en poupe.

La ſeconde de ces femmes étoit une peronnelle à imagination, amoureuſe des ſyſtêmes & déſolée de voir que les ignorants ſe nourriſſoient toujours de pain de froment ou de ſeigle. Vous penſez bien qu'elle n'imita pas ſa compagne. Elle aſſemble donc tous ſes amis; on examine bien, on calcule; bref, on lui fabrique un vaiſſeau de nouvelle ſtructure. Ce vaiſſeau n'avoit qu'un mât, mais il étoit énorme; on y attache toutes les voiles; la proue prend la place de la poupe, & la poupe celle de la proue; le mât peſant, au lieu d'être placé au centre, s'éleve ſur une des extrêmités. Si ce n'étoit pas la plus belle choſe du monde, au moins c'étoit la plus nouvelle, & vous penſez bien que cette production ne manqua pas d'admirateurs.

On ſort enfin du port. La nouvelle machine

pirouette à droite, pirouette à gauche; elle eſt le jouet du vent, mais la mer étoit calme; ces évolutions ſe font ſans danger. L'amie fidelle, maîtreſſe de ſon bâtiment, n'abandonne point ſa compagne pour être à portée de la ſecourir.

Cependant, un petit point noir ſe fait appercevoir ſur l'horiſon. Le pilote du vieux bâtiment prend toutes ſes précautions, il cargue ſes voiles, ferme tout & ſe prépare à ſoutenir l'orage. On avertit la peronnelle : vous avez tout à redouter de ce point noir que vous voyez ſur l'horiſon.

Ignorants que vous êtes, répond celle-ci, apprenez qu'un grand courage ne doit s'effrayer de rien. Croupiſſez dans vos vieilles routines. Eclairée par le flambeau de la ſageſſe, je ſçais diſtinguer la vérité des chimeres; tremblez, ſi vous le voulez, devant les petits points noirs du ciel & de la terre, mon bâtiment eſt fait pour braver tous les orages. Elle dit, & pour prouver ſa confiance, elle déploye toutes ſes voiles.

Bientôt le petit point noir s'étend ſur l'horiſon; les ténebres deſcendent ſur la ſurface de la mer, le vent mugit, gronde & ſouleve les flots. Enfin la tempête exerce toutes ſes fureurs; la foudre d'un pôle à l'autre ſe traîne avec fracas; le feu des éclairs embraſe l'atmoſphere; cette

partie du monde ne présente plus que le cahos de la destruction.

Le vieux bâtiment fatigue & gémit sous l'effort des flots en courroux; l'équipage manœuvre avec ordre; tout est soumis à la voix du Pilote, & tandis qu'il lutte avec succès contre l'orage, on apperçoit à la lueur des éclairs le nouveau bâtiment balotté par la violence des vents, & s'enfonçant enfin, au milieu des cris de l'équipage trompé, dans la profondeur des abymes.

La femme au vieux bâtiment, mes chers amis, c'est la politique; la peronnelle systématique, c'est la philosophie; le petit point noir, ... vous le dirai-je, mes amis, ... c'est la guerre civile. Je pleure en vous en parlant. Nous avons des hommes parmi nous qui la provoquent par leurs excès, ils sont donc bien coupables! d'autres la prévoyent sans la craindre, ils sont donc bien malheureux! & voilà pourquoi tout va si mal.

CHAPITRE XIII.

Les deux magots.

Il y a deux ans, mes amis, que je fus consulté par deux de mes parens sur l'emploi de leurs capitaux. L'un revenoit de Saint-Domingue, il

avoit vendu ſon habitation & rapportoit ſix cent mille livres. L'autre, après avoir fait le commerce pendant vingt ans à Philadelphie, rapportoit auſſi ſix cent mille livres, fruits de ſon induſtrie.

Quand je dis que je fus conſulté, j'ai tort; car leur parti étoit pris. Le premier, garçon & tant ſoit peu libertin, agiota avec ſes fonds, les plaça à dix pour cent, s'établit à Paris & vécut avec les plus jolies filles de la Capitale. Sa ſociété eſt fort agréable ; il a de l'eſprit, du goût & de la douceur.

Le ſecond avoit contracté à Philadelphie l'habitude de mœurs auſſi douces, mais un peu plus ſéveres. Il étoit pere de famille. Il acheta une terre en Limouſin, obtint un bénéfice pour le cadet de ſes garçons, qui, en conſéquence, renonça à tout partage dans la ſucceſſion de ſon pere, pour favoriſer le mariage de ſon frere aîné.

Tout le monde étoit content de ſon ſort; il n'y avoit là dedans rien de volé. Mais tout a changé depuis.

Mon honnête Américain eſt ruiné. De nouvelles idées de propriété viennent de ſe développer. Ce que vous avez acheté ne vous appartient plus, & ce qu'on vous a donné n'eſt plus votre bien. La juſtice a fait les mêmes progrès.

Le ſort des propriétaires eſt entre les mains de ceux qui n'ont rien. L'orgueil s'eſt mis de la partie, & quand je dis l'orgueil, ce n'eſt qu'une rapacité déguiſée. Il eſt incompatible avec la dignité de l'homme de payer un droit pour pouvoir vendre ſa marchandiſe dans une foire. je ne veux pas diſputer avec l'amour-propre; moi je penſe que ce droit pourroit m'être onéreux; mais jamais je ne me trouverois humilié en le payant, & l'idée que je me fais de la véritable dignité de l'homme, c'eſt de racheter toutes les obligations pécuniaires dont il deſire de s'affranchir.

Mon Américain prétend qu'il ſe croiroit moins outragé, ſi on lui avoit dit: nous ſommes les plus forts, & nous prenons ton bien. Il eût pu répondre: faites ce que vous voulez; ſi jamais je deviens le plus fort, je vous rendrai la pareille. Voilà les loix de notre ſociété, il n'y a qu'à s'entendre. Mais point du tout. On l'aſſure de toutes parts qu'on ne veut que la juſtice, & qu'on ne s'eſt réuni que pour protéger les propriétés. Mais peut-être que ces Meſſieurs entendent par là les propriétés qu'ils voudront bien vous laiſſer. J'aimerois aſſez qu'on parlât toujours clair.

Un autre chagrin l'accable; c'eſt qu'on dit toute la journée à ſon fils l'Abbé qu'il eſt inutile,

& qu'on va lui prendre ſon bien, toujours par un eſprit de protection. Il réclame envain les droits de l'homme. Ils ont fait tant de mal, dit-il, qu'ils ſoient au moins utiles une fois pour défendre ma jouiſſance viagere. Les droits de l'homme, répond-on, ne ſont pas faits pour le Clergé ; nous traitons votre affaire en finance ; & à chaque mot que répond l'Abbé qui croit avoir raiſon, on lui retranche cent piſtoles, en lui diſant qu'il eſt un inſolent.

Le bon Américain ſe conſole cependant un peu, en penſant que ſi la Nation a tout pillé, parce qu'elle s'eſt attroupée, elle rendra à chacun ſes droits, quand elle ſera aſſemblée. Nous avons été enſemble dîner chez notre couſin le ci-devant créole ; c'eſt une véritable charité qu'il nous faiſoit ; ſon dîner étoit fin & délicat : mais quand il vit ce pauvre Abbé, j'ai cru qu'il alloit le déviſager ; voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE XIV.

La Conſtitution.

C'EST un grand mot que çà, mes amis, & chez tous les Peuples on a toujours chargé le plus ſage de l'expliquer.

Les Athéniens prierent *Solon* de leur faire

des loix; les Lacédémoniens chargerent de ce ſoin le ſage *Lycurgue ;* les Romains eurent un *Numa ;* ils ſe confierent enſuite aux Décemvirs, & cela ne fut pas ſi bien. Trouvez-moi dans l'hiſtoire un ſeul Peuple qui ait chargé douze cens perſonnes de lui faire des loix : je ſerois charmé de lire leur Code. Mais s'il en exiſte un qui ait fait faire ſes loix par douze cens hommes, diviſés d'intérêt, aigris par les diſputes, outragés par la violence & l'injure, gardez cet ouvrage, je ne veux pas le lire.

Si j'avois un Peuple à gouverner ou à conſeiller, je lui propoſerois d'accepter la Conſtitution Angloiſe, avec les changemens que les localités pourroient exiger ; & je chargerois de la déciſion de ces changemens deux ou trois hommes ſeuls. Je voudrois qu'ils euſſent les vertus d'un *Louis XVI*, les lumieres d'un *Malsherbes*, avec la morale & la popularité d'un *Neker.* Mais comment décider trois Sages à ſe charger d'un ſi dangereux fardeau ! Il faudroit ſurveiller les intriguans, déſarmer les brigands; & le peuple n'eſt pas encore perſuadés que les plus courtes folies ſont les meilleures ; voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE XV.

La Folle de Saint-Luc.

JE me réfugiai à Londres, lorſque je crus néceſſaire de me ſouſtraire à cette prétendue liberté, qui donnoit à tous les brigands le droit de me pendre pour s'amuſer, & ne m'offroit aucune des reſſources que les loix de la ſociété doivent aſſurer à tout individu tranquille, contre les violences de la multitude.

Quelle nouvelle énergie prit dans cet heureux pays mon amour pour la liberté! J'admirois le reſpect qu'inſpirent des loix, qui tiroient toute leur force de l'examen tranquille & réfléchi de deux Chambres indépendantes, & de la ſanction libre & abſolue du Souverain.

Combien tous les Anglois ſont diſpoſés à croire qu'une loi qui paſſe par ces trois puiſſantes épreuves, eſt la meilleure loi qu'ils puiſſent recevoir! Qu'il eſt inutile de les attaquer ces loix; l'opinion publique rejette toute eſpece de déclamation, & ne cede qu'à l'évidence.

Mais nous, François, jouirons-nous jamais de cette heureuſe confiance dans nos loix? Une Chambre unique nous les dicte. Cette Chambre ne reconnoît d'autorité ſupérieure, que celle

que

que pourroit enfanter un chimérique appel au Peuple. Ses décrets ſe forment au milieu des orages; & nous ſavons tous quelle influence peut avoir ſur nos loix, la ſanction *ſuſpenſive* d'un Monarque captif.

Je parcourois avec une avide curioſité tous les établiſſemens publics de la Capitale, qui ſont bien plus calculés pour l'humanité que pour la gloire.

Je voulus enfin voir comment chez un Peuple de ſages, ſont traités les fous; & je vis que la nature, même dégradée, étoit toujours reſpectée; qu'une bonne Conſtitution politique peut lui ſervir d'appui, lorſqu'elle ſe déſorganiſe. Mais que parlai-je ici de politique! ce n'eſt point elle qui a la gloire de tout ce que j'ai vu, puiſque l'humanité qui dicte aux Anglois tous ces ſoins pour les malheureux, eſt le premier bienfait de la nature.

Je m'étois tranſporté à l'Hôpital de S. Luc, & au milieu du triſte examen que je faiſois de cette maiſon, mes oreilles furent frappées des ſons les plus doux & les plus mélodieux: attiré par un charme invincible, je m'approchai du lieu d'où je ſuppoſois qu'ils partoient. J'entendis alors une voix tendre & délicate, qui, ſoutenue des plus ſombres accords de la harpe,

chantoit très-diſtinctement ces paroles d'une romance françoiſe :

Il a vu couler le ſang
De cette Garde fidelle,
Qui vient d'offrir, en mourant,
Aux bons François un modele.
Mais ! le fils de notre Henri
Eſt priſonnier dans Paris !

J'appris de mon conducteur, que cette folle étoit une jeune Françoiſe : ſa voix, ſon âge, ſa patrie, tout enflamma mon cœur ; je m'élançai vers la porte, en m'écriant : je ſuis François, je veux la voir.

Oui, mes amis, l'on eſt toujours François ! & jamais on ne l'eſt autant, que lorſqu'on voit ſa Patrie déchirée & ſon Roi malheureux !

Je fus arrêté dans l'ardeur de mes deſirs, par cette réflexion de mon conducteur, pleine d'humanité & de délicateſſe : non, Monſieur, me dit-il ; vous ne la verrez pas. Quoique *Louiſe* habite ces triſtes demeures, *Louiſe* conſerve encore trop de ſenſibilité & d'élevation, pour que nous puiſſions nous attribuer le droit d'en faire un objet de ſimple curioſité pour les étrangers. *Louiſe* ne voit que ceux qu'elle appelle ; & de tous les hommes, les François ſont ceux qu'elle voit avec le plus de peine.

Je rougis à ce diſcours. Je ſentis le nom françois humilié ; mais j'obéis. Avec quel plaiſir n'obéit-on pas aux loix & à l'humanité ?

Rien ne pouvoit plus m'intéresser dans la maison que je continuai de parcourir. Tout ce que j'avois vu, disparoissoit devant ce qui me restoit à voir. Je n'osai plus questionner mon conducteur sur le sort de *Louise* : le peu de mots qu'il m'avoit dit, tourmentoient mon esprit ; les Anglois n'applaudissent point à nos fureurs & à nos nouveaux principes. Enfin, je n'osois parler de ma patrie !

Accablé des plus mélancoliques idées, que ces tableaux de la foiblesse humaine faisoient naître dans mon esprit, un mouvement purement machinal me ramenoit vers les lieux où j'avois entendu la voix de *Louise*. Tout à coup mon conducteur m'arrache à la stupeur, en m'avertissant que *Louise* dirige ses pas vers nous. Je leve les yeux, & j'apperçois une grande fille, âgée d'environ vingt ans, en long habit de deuil, négligemment serré à la hauteur du sein par un large ruban bleu, qui donnoit à sa taille plus de grace, & à sa marche plus d'élégance ; elle portoit autour de son bras une bandouliere, que je reconnus pour être la même que celle des Gardes-du-Corps du Roi de France ; ses cheveux, d'un blond tendre & doux, étoient coupés très-court, selon les loix de la maison ; mais ils frisoient naturellement, & n'offroient ni désordre ni parure. La bonté, une aimable langueur dé-

ployoient tous leurs charmes dans ſes yeux bleus; que les larmes mouilloient encore ; les pleurs, dont les traces ſe remarquoient ſur ſes joues, loin d'en flétrir la jeuneſſe, sembloieut y entretenir la fraîcheur ; ſa lèvre ſupérieure ſe détachant inſenſiblement de l'autre, laiſſoit entrevoir un cordon de perles, & cette bouche vermeille ne pouvoit jamais être que l'organe de la candeur.

Mais quel fut mon déſeſpoir, quand ces traits intéreſſans ſe dénaturerent à mon aſpect, & prirent le caractere de la haine & du mépris.

Elle vous reconnoît pour un François, me dit mon conducteur. Je ne pus ſupporter l'idée d'emporter de ces lieux un ſiniſtre regard de la part de *Louiſe.* Je me regarderois comme maudit de la nature, ſi la beauté malheureuſe ne me croyoit pas un cœur ſenſible & délicat.

Mais comment arrêter ſa marche ; *Louiſe* vouloit me fuir, & *Louiſe* vivoit dans un pays libre. Il falloit lui inſpirer le deſir de me connoître, & voici le parti que je pris.

Je ſavois la romance que je lui avois entendu chanter, & je répétai ce couplet de maniere à être entendu d'elle :

Quel crime ont-ils donc commis
Pour être chargés de chaînes ?
Du Peuple ils ſont trop amis.
Le Peuple veut-il qu'on l'aime,

Quand il met le fils de Henri
Dans les prisons de Paris!

Aux premiers sons d'un air qui pénétroit son ame, *Louise* suspendit sa marche, & s'arrêta bientôt tout à fait, pour savourer des vers qui nourrissoient dans son cœur de chers & douloureux souvenirs.

Déjà je n'étois plus l'ennemi de *Louise* : loin de me fuir, elle s'approche de moi. La bonne *Louise* prend une de mes mains, & la serrant dans les siennes... : pardon, me dit-elle, je t'ai reconnu pour un François : mais tu chantes comme moi ; tu dois penser de même.

Ces paroles prononcées avec toute l'expression de la bonté, m'arracherent des larmes. *Louise* s'en apperçoit, & s'écrie .... : ah, bon François, tu verses des pleurs! Viens, viens chez moi, je vais t'en entretenir.

Elle m'entraîne, m'arrache avec violence d'auprès de mon conducteur. Je témoigne le desir de m'en rapprocher. Alors *Louise* me repousse avec fierté.... : restes avec lui ; je vois que tu es comme les autres : tu penses que sentir vivement est une folie!

J'étois aux pieds de *Louise*.... Non, lui dis-je, je ne le pense pas ; si c'étoit une folie, rien n'égaleroit mon délire ; mais je crains d'augmenter vos peines, d'entretenir vos chagrins... Epargnes-

toi ces craintes ; répondit *Louiſe ;* ma peine n'a ni commencement ni fin. Tout le jour j'y penſe ; & ſi la nuit le Ciel daigne calmer mon ſang brûlant par une heure de ſommeil, mon ame, dégagée de toute entrave, y rêve avec délices. Viens, viens chez moi ; nous nous épuiſerons en en parlant !

Je la ſuis. En entrant dans ſa chambre, j'apperçois pluſieurs Cartes d'Europe, où la France étoit toute barbouillée d'une couleur rouge. Je lui en demande l'explication... : la France du bon Louis XVI, me dit-elle, étoit toute blanche ; aujourd'hui elle eſt toute rouge.... Le ſang !.... le ſang ! ah ! oui le ſang !... tiens, voila ſa bandouliere ! regardes ſon ſang, ſon beau ſang !... c'eſt moi qui la derniere fois la poſai ſur ſon corps.... Il ne fut jamais ſi tendre.... Pour moi, je ne l'aurois jamais aimé davantage ; toute mon ame étoit dans la ſienne... Toujours je le pleurerai... Toujours je baiſerai ſon ſang... Toujours je le pleurerai... Je ſuis la plus heureuſe des femmes... e chante, oui, quelquefois !...

Elle fut prendre ſa harpe, & ſe mit à chanter d'une maniere céleſte :

Il a vu couler le ſang
De cette Garde fidelle,
Qui vient d'offrir, en mourant,
Aux bons François un modele.
Mais !

Ici les ſanglots la ſuffoquerent ; elle abandonne ſa harpe, & ſe jette ſur ſon lit, en s'écriant... : il n'a jamais chanté cette romance !

J'avois le viſage inondé de larmes... : tu pleures toujours, bon François ? . . . Tiens, tu mérites de tout voir.

Elle mit la main dans ſon ſein, & en retira un grand morceau de linge inondé de ſang . . . Tiens, voilà, bon François, voilà ſon linge ! voilà ſon ſang ! C'eſt avec çà que je ſeche mes pleurs, & mes brûlantes larmes réchaufferont peut-être un jour ſon ſang glacé . . . Mon ami, à force de pleurer, je le déteins un peu ; mais je ſais comment je puis tout réparer.

Elle me tira à part, & me parlant tout bas... : tu es trop ſenſible pour me trahir ! . . . Apprends donc que je ſuis bien jeune ; que je me porte très-bien, & que je ſurvivrai à tout : j'aurai le bonheur de le pleurer encore long-temps. . .

Lorſque le drap noir aura couvert notre Pays ; lorſque les tigres & les ours ſe ſeront détruits... ils ne feront jamais de petits, n'eſt-ce pas, mon ami ? . . . Il me diſoit, lui, que la paternité n'étoit faite que pour l'amour, & que l'amour n'étoit fait que pour les bons . . . Qu'eſt-ce que je te diſois donc ? Ah ! . . . c'eſt que lorſqu'on n'entendra plus dans notre Pays que la voix plaintive de la tourterelle . . . je m'échapperai d'ici

avec mon bon linge; je ſais mon chemin; & pendant la nuit . . . Oh, je ſais bien où il eſt, là, mon ami, oui à la porte de notre bonne Reine; oui, oui, mon ami, tout ſon ſang y eſt encore !

Et voilà, mes amis, pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE XVI.

La Religion.

SES Autels ſont ébranlés. Mais ne vous attendez pas, Philoſophes novateurs, que je vous prépare un triomphe, en liant les deſtinées de la Religion, au ſort des biens de ſes Miniſtres. Ce ſont les hommes qui ſe perdent; car Dieu ſaura bien ſoutenir ſa loi, & c'eſt à la liberté à défendre les propriétés de l'Egliſe & la jouiſſance des hommes. Jettez un coup d'œil impartial ſur les principes qui vous dirigent. Lorſque vous voulez vous élever contre la religion, vous parlez le langage de la nature; s'agit-il de tourmenter ſes Pontifes, vous faites valoir toutes les rigueurs de la Religion. Ainſi le droit naturel & la théocratie ſont entre vos mains deux armes cruelles, dont dont vous vous ſervez avec un art perfide tantôt pour attaquer le ciel & tantôt pour opprimer la terre.

Avant que vous n'ayez accoutumé les hommes à fréquenter vos Académies ; avant que vous n'ayez donné aux Philoſophes ce zele évangélique, qui fait prodiguer l'inſtruction, ſans chercher l'éclat de la gloire ; enfin, avant que la Philoſophie n'ait paſſé des Théâtres diſpendieux, dans la boutique de l'Artiſan & dans la chaumiere du Cultivateur, répondez-moi : que deviendra la Morale ?

Vous réprimerez l'homme par le reſpect pour les loix, & la morale ſera toujours prêchée par les Paſteurs. Mais vos loix ſeront-elles plus coercitives que celles des Tyrans ? & juſqu'à ce que cette régénération chimérique s'opere, que deviendra la Morale ?

Les Paſteurs la prêcheront. Mais quel effet produiront ſur le Peuple les inſtructions d'un Clergé avili ? lorſque dans vos ridicules Journaux les Eccléſiaſtiques ſont ſans ceſſe dépeints comme des hommes perfides & trompeurs ; lorſque dans toutes vos places, dans toutes vos promenades, le Clergé eſt préſenté, je ne dis pas dans toutes les poſitions les plus faites pour faire perdre au Peuple le reſpect qu'il lui doit, mais même pour faire oublier à ſon égard les loix de l'humanité, à laquelle tout homme a droit de prétendre. On a tellement répandu contre le Clergé des préjugés honteux, qu'ils vous arrachent ſouvent à

vous-mêmes les jugemens les plus injuftes, & vous croyez pouvoir compter davantage fur la philofophie du Peuple que fur la vôtre!

Que deviendra la Morale? lorfque fous les yeux de votre nouvelle Police, à l'abri de vos prétendus principes de liberté, on voit la religion & les mœurs outragées dans la fange des rues; lorfque la dépravation ofe fe revêtir des habits deftinés aux filles que la Religion a confacrées à la virginité, & que ce fcandaleux déguifement femble encore ajouter un nouveau charme au plus honteux libertinage.

Que deviendra la Morale? lorfqu'en recevant au milieu de douze cens hommes une femme hardie, vous encouragez, par ce honteux exemple, tout fon fexe à fecouer le joug de cette pudeur précieufe, qui peut-être feule encore lutte aujourd'hui contre la dépravation des mœurs. Jamais les femmes n'ont été plus modeftes que dans les pays libres.

Ecoutez encore, Philofophes novateurs, la confcience d'un homme libre. Êtes-vous bien sûrs que ces hommes que vous vous chargez de conduire, n'éprouveront jamais un retour de leurs premiers principes, & un fouvenir de leurs anciens devoirs? Garantiffez-vous que jamais le remords ne faifira leur confcience avec fa main de fer, & que livrés aux terreurs d'un

jugement éternel, ils ne finiſſent leur miſérable carriere dans un déſeſpoir, qu'ils ne devront qu'à la ſéduction de vos conſeils? Vous riez de ces craintes puſillanimes; mais, moi, je voudrois du moins pouvoir être sûr de pleurer avec l'homme que j'aurois rendu malheureux; & c'eſt parce que vous penſez autrement que tout va ſi mal.

CHAPITRE XVII.

Les Municipalités.

VOILA donc les Municipalités qui entrent en poſſeſſion des biens du Clergé: une partie ſera gaſpillée; l'autre employée aux frais d'un culte très-philoſophique, & le reſte conſacré aux ornemens néceſſaires dans les villes.

C'eſt au nom du Peuple que s'opere la révolution; mais c'eſt au profit des bourgeois qu'elle ſera faite. Rien ne me paroît plus noble que la conſtruction des Palais qui réjouiſſent la vue des bourgeois; rien de plus généreux que de leur décorer des places, où ils puiſſent aller faire leurs motions; mais je voudrois, avant tout, que ces dépenſes de luxe ne fuſſent décrétées, que lorſque l'on auroit bien examiné s'il n'y a pas de travaux plus utiles & plus preſſans; ſi,

par exemple, la conſtruction des chemins vicinaux, ou de communautés à communautés, ne produiroit pas un plus grand bien au Royaume; s'il ne feroit pas plus utile de conduire dans les hameaux des eaux ſalubres, de paver les rues des villages, pour mettre les habitans à l'abri du méphitiſme des eaux croupiſſantes. Ce ſont les premiers vœux de la liberté. Mais c'eſt là l'affaire des Départemens, & l'on s'eſt hâté d'adjuger les fonds aux Municipalités, avant la création des Départemens. Il faut penſer cependant que ces Départemens auront une voix qu'ils pourront faire entendre, & qu'entre deux Décrets contradictoires, ils ſauront bien adopter celui qui leur conviendra le mieux, ou les annuller tous les deux, par la raiſon des quantités égales.

Les Municipalités vont nourrir leurs pauvres. Jettez un coup d'œil ſur l'Angleterre; depuis la ſuppreſſion des Monaſteres, c'eſt peut-être là partie la plus vicieuſe de ſon adminiſtration. La taxe pour les pauvres en Angleterre s'éleve à près de 80 millions, & ſon induſtrie cependant eſt bien au-deſſus de la nôtre. Mais l'Anglois ne calcule gueres l'argent qu'il paie; il ne compte jamais que la liberté dont il jouit: voici ce dont ſouvent on l'entend ſe plaindre. C'eſt le Docteur Smith qui parle ainſi dans ſon livre ſur la Richeſſe des Nations.

Depuis que les pauvres ont perdu les ſecours des Monaſteres, chaque Communauté nourrit les ſiens. Delà eſt provenue la néceſſité d'en diminuer le nombre autant qu'il eſt poſſible. Chacune de ces Communautés cherchoit à rejetter chez ſes voiſins ces hôtes importuns. Delà des loix ſéveres & multipliées, pour empêcher dans les Communautés l'établiſſement des pauvres étrangers. Delà la néceſſité des certificats pour les pauvres, quand ils veulent ſortir de leur Communauté; enfin, l'inquiétude eſt devenue telle; les réglemens ſe ſont multipliés à un tel point, que les pauvres ſont, par le fait, une eſpece de ſerfs attachés à la glebe. Voilà le réſultat d'une aumône politique, ſubſtituée à une charité évangélique, qui pouvoit être développée utilement; & voilà encore pourquoi tout va ſi mal. »

CHAPITRE XVIII.

Le Bonheur.

SOMMES-NOUS heureux, dit le ſage Diſtrict des Minimes? Comme un ſimple ſentiment renferme ſouvent de grandes vérités!

Le bonheur conſiſte-t-il dans l'honneur de porter un uniforme; dans le plaiſir de monter

672

la garde ; dans l'orgueil de commander à droite, à gauche ; dans la douce jouiſſance d'embrouiller des idées communes, par des mots incohérens, pour faire une motion ; dans l'odieux avantage de régner par le droit du plus fort ; dans l'affreux abus de dépouiller les propriétaires. Non, mes amis ; le bonheur conſiſte dans des jouiſſances douces & paiſibles ; dans l'avantage de n'obéir qu'à de bonnes loix ; dans la ſûreté de ſa perſonne, de ſes biens ; mais, en vous parlant du bonheur, je peins la liberté ; mes amis, c'eſt que la vraie liberté eſt le ſeul vrai bonheur ſur la terre.

Sainte liberté, reçois mon hommage. Je ne veux porter ſur ton Autel que des ſentimens purs : je n'entrerai dans ton Temple, que lorſque je me ſentirai généreux & bon ; je ne le décorerai jamais des dépouilles que j'aurai enlevées à mes Concitoyens : tu me donneras le courage de combattre tous ceux qui défigureront tes traits aimables, & je te devrai encore ce doux ſentiment qui m'attache à tout homme libre, juſte, humain. Voilà le ſerment civique que je jure ſur tels Autels ; & c'eſt pour en avoir exigé un autre que tout va ſi mal.

FIN.